

— J'admire, cher ami, votre courageuse persévérance. Je ne croyais pas possible d'élever une aussi grosse fortune dans le cadre restreint de Pompeia.

— Il est vrai que j'y fus aidé par de bonnes relations. A Puteoli j'avais pour intime le préposé aux douanes. Mes blés arrivaient directement d'Afrique et bénéficiaient d'une déclaration de tonnage fictive toujours admise. Jamais on ne m'a envoyé, à bord, de mesureurs ; mais je donnais à mon ami la récompense qui convenait. De même ici pour l'octroi : le plus souvent j'ai reçu mes marchandises la nuit, de connivence avec les édiles : la commission n'était pas élevée. J'ai pu ainsi accumuler dans mes réservoirs des grains qui me revenaient à bon compte. Les années de cherté j'attendais paisiblement l'instant favorable ; les prix montaient parfois jusqu'à dix ou douze sesterces par *modius*, alors que mon prix de revient était de trois ou quatre. Les années ordinaires je mettais à profit le procédé classique de la hausse : je faisais acheter à prix fort par mes affiliés. Tous les cultivateurs vendaient. Quand j'étais devenu maître du marché, je faisais mon prix à moi. Il fallait bien y passer.

Cette cynique confiance d'un fraudeur que le bon vin mettait en verve ne sembla pas émouvoir Cecilius qui, jouant avec sa bague, reprit d'un ton narquois :

— Quand j'étais en Asie nous allions plus vite en besogne. Il est vrai que j'étais alors sous-directeur d'une grande Compagnie fermière des impôts indirects, et que le procureur de la province était lui-même un chevalier, très attaché à notre Ordre : un de vos compatriotes, Publius Afrenus. Nous arrivions dans certains endroits à toucher trois fois la dîme. Avec deux de ces trois dixièmes nous remplissions nos greniers à Rome. Et lorsque le Sénat exigeait des provinciaux les suppléments ordinaires, nous commençons par toucher du trésor public la somme pour laquelle nous avions soumissionné l'entreprise ; puis, le cours du blé étant d'ordinaire supérieure au prix de l'administration, au lieu d'acheter nous donnions le blé de nos greniers et nous obligeons les laboureurs à livrer. Ceux-ci, épuisés par la levée de la dîme, n'ayant quasi plus rien, s'adressaient à nous pour fournir le blé de l'impôt à leur place, et nous le payaient grassement. D'où bénéfice des deux côtés. Voilà, mon cher Dipilus, les opérations lucratives.

Il est vrai qu'elles deviennent de plus en plus difficiles avec la surveillance de l'Empereur. Et, par Jupiter, c'est tant mieux ! Avec l'âge bien des choses changent d'aspect. J'ai beaucoup voyagé. Partout les spéculations sur les grains ont été si fréquentes, si terribles, que les campagnes sont dépeuplées et retombent en friche. Partout la grande propriété foncière tend à se reconstituer au détriment de la petite culture, et, par suite, des vrais intérêts de l'État. C'est ailleurs qu'il faut tourner ses efforts, c'est sur d'autres voies qu'il convient d'orienter les initiatives de la Finance, si l'on veut se montrer homme d'État en même temps que spéculateurs avisés.

Dipilus fixait avec étonnement ce noble Romain au profil énergique, aux traits durcis, qu'on eût dit taillé dans un marbre aux tonalités pâles, et qui détachait nettement ses phrases comme des ordres.

Cecilius baissa la voix.

— Et à ce propos, mon cher, j'aurai prochainement une merveilleuse affaire à vous proposer. Je suis chargé de mettre en actions une mine d'or extraordinairement riche, découverte en Arménie ces temps derniers. Au moment où les monnaies ont perdu de leur poids, c'est un événement qui fera sensation et qui rapportera au delà de tous calculs. J'ai pensé à vous d'abord.

Dipilus eut un geste étriqué et ses yeux clignèrent.

— N'ayez crainte. Une assemblée générale des actionnaires réglera tous les détails de l'exploitation, dont je me porte moi-même garant. Inutile de vous dire que je mets là une grosse part de ma fortune personnelle. Nous nous arrangerons, si toutefois il vous plaît, pour être maîtres de la majorité des parts.

— Et l'Empereur ?

— L'Empereur n'a rien à voir dans les affaires privées des citoyens. Nous marcherons sans sa garantie... et sans ses prélèvements. Cela n'en ira que mieux. Oh ! je sais bien que Flavius Vespasianus est fils d'un usurier et petit-fils d'un commis aux recouvrements ; et lui-même, pendant son proconsulat d'Afrique, fut un spéculateur acharné, par tous les moyens. Il s'y ruina d'ailleurs, et c'est au retour qu'il fit ce fameux commerce de mules et de chevaux qui le couvrit de ridicule. Mais il a du front et rougit difficilement. Une fois maître du pouvoir, il fallait s'attendre à ce qu'il fit argent de tout. Nous verrons. L'Ordre est là, et, tout déchu qu'il est de son antique splendeur, il peut encore parler haut quand il veut. En tout cas, mon cher Dipilus, fiez-vous à moi. Je ne suis pas un sot et je n'ai aucun goût à me faire presser après le travail comme une éponge. S'il était nécessaire, d'ailleurs, on gagnerait l'entourage du César. Et j'y serais aidé par son fils.

— Par Titus ?

— Oui.

— Vous le fréquentez donc ?

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Je me suis trouvé en rapports avec lui à l'occasion de la campagne de Judée. Il était en route pour Rome, où il espérait que l'empereur Galba l'adopterait. J'étais allé au-devant de lui à Corinthe, pour voir quelles étaient les fournitures militaires dont l'armée aurait besoin et dont je voulais affermer la livraison. C'est là que nous apprîmes l'assassinat de Galba, l'élection d'Otho par la garde impériale, et la révolte de Vitellius. Le prince me demanda conseil. Je connaissais bien Otho et Vitellius, pour leur avoir maintes fois avancé de grosses sommes : deux lâches, deux imbéciles, jouets de la soldatesque, et qui ne pouvaient durer. Mieux valait avoir pour César le ladre mais vigoureux Vespasien. Je fus assez heureux pour en convaincre le jeune tribun, et, six mois après, les soldats de Judée proclamaient leur chef maître de l'Empire. Titus m'est toujours resté reconnaissant de mon conseil : il a favorisé de tout son pouvoir